**Extrait : Le mendiant-roi de mon enfance.** *Qui se souvient de la mer*, Le Seuil, 1962, p. 50-54

Je tressaille, mon regard tombe sur un vieux mendiant surgi de cette foule. Il s’approche de la boutique en tâtonnant de son long gourdin. Il entre à présent, avance jusqu’au milieu du magasin ; je reste quelques secondes sans comprendre. Pourquoi n’a-t-il pas attendu à la porte qu’on lui fasse la charité ? Une angoisse me prend : je devine ce qui l’a amené ici. Tout gosse, courant dans les rues, je me trouvais souvent dans le groupe de mioches qui trottait à ses trousses ; sans être aussi âgé, il possédait déjà cette barbe longue et bouclée ; humide, une épaisse crinière foncée retombait sur ses épaules. Mais il n’était pas encore devenu aveugle, un sourire bienheureux éclairait ses yeux. Les bourgeois comme le menu peuple le tenaient pour un bienfaiteur et le vénéraient. Salah – son nom me revient instantanément – ramassait tous les chiffons, les morceaux de papier, les bouts de bois, les boîtes vides qu’il trouvait au cours de ses vagabondages à travers la ville. Son butin accumulé sur un bras, un cigare consumé à la bouche, infatigable, il parcourait les rues, toujours souriant.

Une troupe de gamins qu’attirait de loin la flottante tunique qui retombait sur ses pieds nus lui faisait escorte. Il ne réclamait pas l’aumône comme les autres pauvres, si ce n’était pour notre amusement. Alors, se campant devant un marchand ou un artisan, il l’interpellait d’une voix suave :

 – Eh toi, oui, toi qui me regardes, tu ne me donnes rien ? Comment va ta mère, mon petit frère ? Au lieu de rester là à bâiller, fouille tes poches et vois si tu n’y trouves pas des piécettes à donner : ce sera pour nourrir les oiseaux du ciel !

Et ses yeux verts riaient. Pas une fois je ne l’avais vu garder un liard de la monnaie qu’il récoltait ; n’était-il pas le père de la ville ? Il appelait tout de suite les enfants qui le suivaient.

– Tenez, mes agneaux, leur disait-il. Tu achèteras de la pâte de guimauve, toi. Et voilà pour toi, tu achèteras de la pâte d’amande.

Je me trouvai à plusieurs reprises dans le groupe de gamins qui le talonnaient : jamais pourtant je n’eus le courage de lui demander quelques sous. Le mendiant ne m’effarouchait pas, au contraire, il exerçait sur moi une attirance que la monnaie distribuée ne suffisait pas à expliquer. Je restais toutefois à l’écart et surveillais les autres qui, plus hardis, le harcelaient jusqu’à ce qu’il n’y eût plus rien à obtenir.

Eux, même alors, continuaient, par jeu. Jeu auquel lui, de bon cœur, se prêtait. Je ne comprenais pas, non, ce sentiment qui me retenait de solliciter ma part de manne. Est-ce parce que j’étais moi-même le fils d’un notable de la cité et que je craignais qu’il ne me nourrît ? Je ne sais ; j’en concevais un insolite dépit, qui ne me quittait pas de longtemps.

Je considère le vieil aveugle assis au milieu de la boutique : El Hadj lui donne à manger, le sert comme s’il était un monarque. Ce n’est plus pourtant qu’un méchant mendiant déchu. Il importe peu, semble-t-il, à El Hadj ; il n’en continuera pas moins, lui, à le traiter avec d’extrêmes égards. Comme le juste, comme le monarque qu’il est toujours, disent tous ses gestes, toute son attitude. La chute, la disgrâce de Salah, imméritées, font partie, c’est sûr, des bouleversements de ces jours sauvages.

Comme le monarque qu’il est, qu’il fut… Mon cœur se gonfle de regrets, en moi des voix s’éveillent : toutes parlent de la mer. La mer qui, avec sa clémence, demeure seule capable de nous faire voir clair dans nos propres sentiments.

Sans lever les yeux sur ce qui se passe au dehors, j’écoute le chuchotement de plus en plus rapproché, haletant, de ses vagues. Entre ce passé et ma vie actuelle, j’avais la certitude que plus un lien ne subsistait, que tous les fils étaient rompus, et je n’éprouvais aucun désir de voir ressusciter ce qui avait sombré dans l’oubli.

Quel sens attribuer par conséquent à cette remontée ? Pourquoi me retrouvé-je inopinément devant l’ombre de ce que je fus ? Et si c’était la houle première, et toujours la même, qui fut moi ? Ou bien veulent-elles, ces vagues, m’apporter seulement leur influence salutaire ? Aveuglantes proies et ombres ni prises ni lâchées d’un printemps désolé qui tournez autour de moi, ces mains, ces yeux, ces lèvres, toute leur vie de pourpre se souviendront de vous. Ainsi, depuis peu, revois-je souvent ma mère en rêve… Ma mère qui n’avait jamais su tenir une place considérable dans sa propre maison et dont je ne garde qu’une impression à demi effacée. Ses traits qui flottent au fond de ma mémoire sous un fin brouillard, son image noyée par des nappes d’ombre, me parviennent de si loin, que l’autre, la vraie, me semble perdue à jamais. Deux yeux noirs immenses éclairent mes nuits, et le reste est brouillé. Le matin, je reprends ses photos : aucune n’a le moindre air de ressemblance avec l’image qui dort en moi. Je ne retrouve pas ces yeux ouverts dans mon imagination comme de fenêtres sur un horizon qui n’appartient assurément pas à ce monde.

Ma mère n’était jamais triste à proprement parler, elle n’était pas gaie non plus. Elle ne craignait rien autant, eût-on dit, que de paraître gaie, et passait son temps à se contenir, à prévenir par un léger sourire le trouble que son humeur pouvait répandre dans son entourage. Sans se contraindre, elle ne réussissait qu’à mieux échapper à ses proches, à ses enfants, de la sorte.

Mon père veillait sciemment, lui, à ce qu’aucune intimité ne se créât entre nous. Et sa seule vue nous en ôtait l’envie. C’était peut-être un homme bon… Mais, enfant, je n’avais ni la force ni l’intrépidité qu’il fallait pour fendre la dure écorce sous laquelle son affection pour nous se cachait ; nulle marque d’encouragement ne m’aidait dans la recherche de ce cœur que j’aurais aimé trouver placé moins haut. Rejetant chaque élan après l’autre qui nous portait vers lui, il me visait, moi particulièrement, dont il voulait faire sa réplique, corps et esprit, et qui suis devenu, les circonstances n’y aidant que fort peu, moins homme que feu, pierre et eau.

La mer s’est tue : on ne perçoit plus que son bercement, son silence.

Depuis un instant, une foule inquiète engorge la ruelle. Elle se presse, tournoie, heurte tous les obstacles avant d’arriver à l’embouchure de la venelle d’où elle se débonde librement vers la mer. J’examine le vieux mendiant : il se présente à mes yeux comme l’unité qui résume cette cohue. On ne lui voit plus de visage. Secouant ensuite les miettes qui recouvrent ses guenilles au milieu de l’échoppe, il se dresse, tend souverainement une main. Main de pharaon : presque noire, vigoureuse, desséchée. Je me détermine à la prendre en dépit du vague effroi que j’éprouve à son contact, et la baise. Puis, je le reconduis jusqu’à la porte où je l’abandonne, puisqu’il préfère tenir sa royauté cachée.

Les gens passent en hâte, le nez dans la bure râpeuse de leurs mantes. D’autres, rompus de fatigue, s’étant défaits de leurs fardeaux et assis à même le sol pour reprendre souffle, le regardent avec désespoir.

L’aveugle – appelons ainsi celui qui a décidé de se dissimuler sous cette infirmité – est rapidement englouti dans cette marche sans trêve. Des phalanges de gosses crient soudain leur enthousiasme ! Le poursuivent-ils au milieu du va-et-vient ? Ont-ils reconnu en lui le mendiant-roi de mon enfance ? Cette pensée ne m’a pas plus tôt effleuré que pareille joie me devient un gage hors de prix. De tout temps, nous avons laissé nos enfants libres de faire ce qui leur plaît, et nous pouvons nous en féliciter ! Un bon moment, l’exubérance de ceux-là a imprimé une grande allégresse à l’atmosphère de la rue.